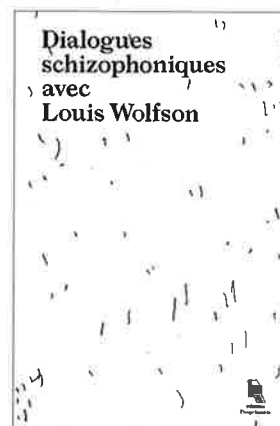


Max Kohn, psychanalyste, écrivain

Louis Wolfson : mots fêlés, mots brisés



Un ouvrage collectif¹ vient de paraître avec des dessins d'Anna Schlaifer qui reprend le cas de Louis Wolfson² ayant déjà fait l'objet de discussions.³ Le Laboratoire d'Expériences du Théâtre et des Arts Plastiques, LETAP, s'est constitué à l'occasion du Workshop Baba Yaga les 16 et 17 janvier 2015. L'originalité de ce livre issu du Projet Wolfson, c'est une approche pluridisciplinaire, schizophonique, comme le titre l'indique. Il a donné lieu à un travail théâtral *La Forge* les 21 et 22 mai 2016.

Le préfixe grec *schizo* veut dire, « fendre », « séparer », et *phôné* signifie « voix » (en grec) et la schizophonie est, selon Raymond Murray Schafer⁴, la séparation d'un son original de sa transmission ou de sa reproduction acoustique. Il serait le premier à avoir développé le concept de « paysage sonore », en anglais *soundscape*. La schizophonie caractérise le livre de L. Wolfson et sa réception, celle d'un « livre extraordinaire » pour Juliette Drigny et pas seulement une Autobiographie, un Roman ou un Essai. Pour Sylvère Lotringer, c'est un livre sur la façon de devenir écrivain. Qu'en reste-t-il ? Pour Chloé Thomas qui vient de publier son premier roman, *Nos lieux communs*,⁵ c'est un objet profondément informé par sa réception au point d'en être devenu indissociable.

[1] Drigny J., Pellet S., et Thomas C., (éds.), *Dialogues schizophoniques avec Louis Wolfson*, Paris, Éditions L'Imprimante, 2016.

J'ai présenté ce livre dans le cadre des Journées Européennes de la Culture et du Patrimoine Juifs-France 2016, autour du thème :

« langues et langages en dialogue » à une table ronde animée par Claude Hampel avec Brigitte Haus, historienne d'art, Anne Szulmajster, Ingénieur en linguistique, assistant de Claude Hagège au Collège de France, Mickaël de Saint-Cheron, philosophe, Max Kohn, psychanalyste, Cercle Bernard Lazare, dimanche 11 septembre 2016, 15h30.

[2] Wolfson L., *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.

[3] Kohn M., (sous la dir.), Dossier : yiddish, « Lectures de Louis Wolfson », avec des contributions de Kohn M., « Louis Wolfson : une langue c'est de la folie, et la folie est-ce que c'est une langue ? », Samacher R., « Louis Wolfson et le yiddish », Michels A., « Quête de la langue maternelle », Tama R., « Louis Wolfson et le labyrinthe des langues et le yiddish : langue égarée-langue marrane », in *Revue de l'École Doctorale, Recherches en psychanalyse, « Langues et traduction »*, co-dirigé par Wolf M., Abdelouahed H., et Kohn M., Le Bouscat, n° 4, 2005, 113-157.

Dossier Wolfson ou L'affaire du *Schizo et les langues*, Ouvrage collectif de Alferi P., Aulagnier P., Auster P., Cusset F., Dorra M., Foucault M., Le Clézio J. M. G. et de Pontalis J.-B., Paris, Collection L'arbalète/Gallimard, 2009.

[4] Schafer R. M., (1977), *Le paysage sonore, le monde comme musique*, Marseille, éditions Wild Project, 2010.

[5] Thomas C., *Nos lieux communs*, Paris, Gallimard, 2016.

Wolfson raconte comment, pour échapper à sa langue maternelle, il a mis au point un procédé linguistique ultra sophistiqué lui permettant de convertir, le plus vite possible, l'anglais en une autre langue, faite de mots français, allemands, hébreux ou russes, équivalents du point de vue du sens et de la sonorité. Dès l'arrivée du manuscrit, ce livre, qui sera publié avec une préface de Gilles Deleuze, va provoquer une véritable effervescence intellectuelle et littéraire, dont on peut encore percevoir l'écho aujourd'hui.

Quand nous avons travaillé en 2002-2003 dans notre équipe de recherche « yiddishkey et psychanalyse » sur Wolfson, avec André Michels, Robert Samacher et Rosette Tama, j'avais eu l'intuition que le livre de Wolfson parlait des Juifs américains et de leur rapport au yiddish qu'il faut tuer ou conserver en tension concurrentielle avec l'anglais⁶. Ce n'est pas le cas en France où, comme le montre Nelly Wolf⁷, le yiddish est un marqueur d'altérité, un opérateur d'intégration et, après la Seconde Guerre mondiale, un indice de mélancolisation de la judéité.

Le yiddish et toute langue, ce sont des gens et des relations entre des gens, du transfert. Les Juifs américains ont des comptes à régler avec les Juifs européens et leur destruction pendant la guerre. Ils n'ont pas pu ou voulu faire grand-chose. Et puis il y avait ce style de Wolfson qui parlait de lui à la troisième personne en disant « le schizophrène », comme s'il parlait de lui comme d'un cas clinique.

Pour Guy Sapriel⁸, la clinique, c'est le Dire. Cela ne se concentre pas sur le pathologique. C'est l'accueil d'une parole. Wolfson se réduit lui-même à la schizophrénie même si d'autres en ont parlé comme cela. Cela pose le problème de la place de la clinique dans

[6] Gilman, S., *Jewish Self-Hatred and the Hidden Language of the Jews*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1986.

[7] Wolf N., « Altérité, intégration, mélancolie : traces et fonction du yiddish dans le roman français » in *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte, Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, herausgegeben von Henning Krauss, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, Heidelberg, 40. Jahrgang. Heft 1-4, 2016, pp.177-187.

[8] Sapriel G., « A propos d'une expérience d'enseignement de clinique psychanalytique. Le groupe de discussion clinique », in *Bulletin de la Convention Psychanalytique*, décembre 1987, 13, p. 115-121.

Sapriel, G., « Fragments de discours de Juifs d'Égypte, 50 ans plus tard. De l'Égypte et des lumières », « Journées du Judaïsme d'Égypte », avec la collaboration de « l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte », et de l'association « sœur » du Royaume Uni, au Centre Communautaire de Paris, 19-22 novembre 2006, 21 novembre 2006.

► Louis Wolfson : mots fêlés, mots brisés

ce livre. Wolfson se réduit à une psychopathologie et sa réception en fait souvent autant. Cela pose la question de la place de la clinique aujourd'hui.

Pauline Blum rappelle que la mère de Wolfson est d'origine biélorusse et elle connaît le yiddish. Son père l'a parlé les vingt premières années de sa vie. P. Blum souligne le dérèglement des appartenances chez Wolfson. Selon Violetta Arce, pour Wolfson comme pour les enfants qui apprennent des langues étrangères à l'École expérimentale de Bonneuil, c'est la tentative désespérée de sujets psychotiques, de s'éloigner de la langue maternelle.

Cécile Rousselet considère le yiddish comme horizon, miroir, référent dans le livre de Wolfson. Le yiddish ne fait pas l'objet d'une analyse, c'est une entité immuable et non sécable susceptible de passer d'une langue à une autre. Pour elle, *le Schizo et les langues* est écrit en yiddish comme travail de la pulsion pour faire lien au-delà des menaces de destruction. Cela rejoint ce que les Juifs américains ont pu faire du yiddish après la guerre et une clinique de la langue yiddish aujourd'hui où beaucoup de monde veut tuer une parole yiddish vivante parce qu'on ne veut pas voir et entendre ce qui est vraiment mort et vivant⁹.

Raphaël Koenig rappelle l'existence d'autres « fous littéraires », Raymond Roussel, Jean-Pierre Brisset. Nelo Riset, un écrivain italien est aussi évoqué dans le livre collectif. Il a fait une pièce de théâtre qui n'est pas une transposition, mais une réécriture

poétique du livre de Wolfson où on retrouve les voix de N. Risi.

R. Koenig est attentif aux « mots fêlés » dont parle G. Deleuze et au procédé « démythologisé » présent dans le texte de Wolfson qui correspond à une attente particulière de sa part, celle d'une hétérogénéité radicale, nouveau paradigme de la « schizo-analyse ». Il n'y a pas de résolution dialectique, c'est anti hégélien et cela plaît à Deleuze qui s'y reconnaît. Les mots de la langue maternelle sont fêlés et le cerveau aussi. Le procédé est à lui-même son propre événement, série de « fêlures ». Le mot de « fêlure » de *fêler, faiel* au XIII^e siècle, signifie la fente d'une chose fêlée, une cassure, une fissure. Samuel Harvet considère que la représentation urbaine de New York dans le livre est aussi fêlée que Wolfson qui adopte un point de vue externe par rapport à son propre corps, selon Marie Astier.

Pour Alain Badiou, selon Deleuze, l'événement n'est plus une rupture, mais ce qui singularise la continuité en chacun de ses plis. C'est précisément le problème. Peut-on se servir de Wolfson comme Deleuze pour développer une conception de l'événement comme pli et pas comme rupture ?¹⁰ Dans la fêlure des mots, existe encore la fissure, le mot n'est pas complètement cassé, il est fêlé. La clinique du yiddish aujourd'hui renvoie à des locuteurs avec une langue en morceaux, des mots brisés, cassés et pas seulement fêlés. Parler et écouter les yiddish, c'est reconnaître ce qui est vraiment mort et vivant et donner une chance à une parole à venir. C'est humain. Traduire, c'est faire vivre, mais cela peut tuer. ■

[9] Kohn M., *Traces de psychanalyse*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008, pp. 386-387.

Kohn M., *L'événement psychanalytique dans les entretiens en yiddish*, préface de Samacher R., Collection « Culture & Langage », Paris, MJW Édition, 2015.

[10] Samacher R., Préface, « À la recherche du bon accent... » in Kohn M., *L'événement psychanalytique dans les entretiens en yiddish*, op cit., pp. 20-21.